

UNE CORRESPONDANCE
INÉDITE: LETTRES DE LOUIS
GILLET À MARTHE BIBESCO
(1941—1943)
(III)*)

Marin Bucur

Bucarest
Roumanie

Chère Princesse et amie,

Votre lettre du 23 février m'est arrivée il ya une quinzaine de jours : vers le 20 mars, veille du printemps, c'est-à-dire que le voyage n'avait duré qu'un mois, ce qui est un temps raisonnable, si l'on songe aux difficultés présentes. En somme, on ne devait pas mettre beaucoup moins que cela, jusque vers 1850, avant l'avion et les chemins de fer; c'est normal. On n'a pas à se plaindre de cheminer pédestrement. Nos grands-pères le faisaient bien. Ça ne les a pas empêchés de faire les croisades et les guerres de l'Empire. La précipitation est peut-être un préjugé. C'est déjà merveilleux de penser que nous ne sommes pas tout-à-fait coupés de votre bout du monde. Pendant le temps que cette réponse prendra pour vous parvenir, par la voie du piéton, j'espère au moins qu'elle vous trouvera rassurée, chère amie, dans votre robe d'infirmière, qui doit vous aller à ravir (si vous vous en souciez), mais qui vous change bien aussi de ce nuage de Chantilly et de ces beautés de Mlle de Teba, où je vous ai vue, au bal Bulitz, en Reine de la Nuit.

Je voudrais vous savoir hors d'inquiétude sur la santé de ce casse-cou de mari.

Peut-être sera-t-il condamné à la prudence, et alors vous voilà tranquille. Mais s'il est sage, sera-ce lui ?

J'oubliais de vous dire que nous avons hérité ici du cher Duppront, arrivé en ligne droite de Bucarest à Montpellier, avec un simple crochet de trois ou quatre jours à Vichy, de sorte que nous avons eu des récits tout frais des événements. Nous eûmes un moment l'illusion (pendant qu'il parlait) de comprendre quelque chose à vos révolutions : il faut avouer que nos journaux ne projettent pas sur ce qui se passe dans l'univers des flots de clarté.

J'ai beaucoup vu à Lyon (les 28 et 29 mars) votre ami, le Poète. Vous rappelez-vous ? C'est presque à la même époque que nous nous sommes trouvés ensemble il y a un an, pour la dernière fois.

* Voir *Revue Roumaine d'Histoire de l'art, série Théâtre, Cinéma, Musique*, Tome XVIII, 1981, p. 109-123 : *Une Correspondance inédite...* 11^e partie : 1940-1941.

Que Paris était ravissant, vu de votre fenêtre ! Que de gloire flottante sur cette mer de verdure, aussi fraîche qu'une jeune salade ! Quel printemps ! Quelle histoire ! Quelle grâce : les Tuileries, le Louvre, Notre-Dame, le Panthéon, tous les clochers, les Dômes, comme c'était noble, délicat, pas immense du tout, mais si bien arrangé par la Seine invisible. La Seine faisait là-dedans la maîtresse de maison, celle qui fait tout et qui s'efface. Ravissante harmonie ! Et ce bouquet de grands iris jaunes derrière votre chaiselongue. Le Poète bouffonnait. Il était d'une gaité folle. Vous rappelez-vous cette fantaisie sur les épithètes qui ne demandent qu'à libérer un verbe, un verbe qui s'impatiente dans effervescent, turbulent ! « Il jubile, il effervesce et il turbule » !

C'est lui qui jubil-turbulait, ou, si vous voulez, balbutait (c'est presque un nom de votre pays, le pays d'Alexandre).

Il était à peine moins bien luné, ce samedi 29 mars, où j'ai déjeuné avec lui. Il faut vous dire que la veille, comme je montais chez lui (et avec lui) dans l'ascenseur de Perrache, voilà qu'en ouvrant sa porte, une voix lui crie : « Bonjour, papa ! » de l'intérieur, et c'est Pierre que lui saute au cou. « Par exemple ! » La scène du retour de l'Enfant Prodigue ou plutôt du jeune Tobie : ce garçon arrivait de prison sans crier gare. Il faisait cette surprise à son père. Quand le mien (le garçon) me fera-t-il la même ? La jeune Marion riait dans l'ombre, sur le canapé.

Le lendemain, le Poète était encore radieux de cet événement. Il soutenait une foule de paradoxes drôles, s'amusaient à faire une histoire de la littérature qui ne tiendrait pas compte du jugement des manuels et de l'opinion des critiques, où Restif, Pinérecourt, Eugène Sue, Paul Féval, les auteurs populaires, auraient le premier rôle, où la chanson (Dézaugiers, Béranger, Nadaud) reprenait sa mission de Muse vivante de la France, à la barbe des professeurs. Enfin, il était plein de verve ; j'aime à vous le dire. Le Poète se porte bien et n'a pas cessé d'avoir la confiance (c'est peu dire), la plus entière certitude en la conduite de la Providence : ne parlons pas de foi, il Sait. Il est dans le secret de Dieu et de la nature. Tout cela ne fait qu'un seullivre, où il lit seulement quelques pages plus loin que vous ; il est au bout du texte, quand nous épelons avec peine les chapitres épineux et enchevêtrés du milieu. A propos de Livre, il continue à faire des découvertes dans la Bible. Il est plongé ces jours-ci dans l'Apocalypse, où il trouve des traits d'une actualité formidable. Avez-vous remarqué que ce livre commence par... et finit par..., et même par trois... ? Voilà ce qu'on lit quand on a les lunettes de votre ami.

J'ai beaucoup pensé, chère amie, à ce Prince dont vous me parlez : à la vérité, c'est surtout à votre chagrin que je pensais, car je sais que vous le chérissiez. Je me rappelle ce que vous me rapportiez de ses paroles, un jour, que vous étiez à son côté, à Rome, à une fenêtre du palais Bonaparte. Vous nous avez beaucoup manqué, quand il est mort : pas une voix ici pour dire dignement ce qu'était ce dernier gentilhomme de l'Europe, ce petit-fils de Charles Quint et de Louis XIV. C'est pourtant quelque chose qu'un personnage qui résume tant de siècles d'histoire, et en qui se mêlaient les plus beaux sangs de la chrétienté. Vous écrirez cela. Les trois lignes de votre lettre m'en disent plus long que tout ce que j'ai lu, car pour moi, j'ai le regret de ne l'avoir jamais approché : ce n'est que le jeune mari de la bombe du Pavillon de Rotan, qui fait la conquête de Paris par son cran.

Nous avons frémi pour lui, et ce frémissement rétrospectif était resté au fond de nos sentiments pour lui. Il était le nom d'une de nos émotions de jeunesse. Et je pense maintenant à cet autre roi, victime d'un nouvel attentat (décidément, la France veille bien mal sur ses hôtes) et qui, celui-là, en est mort : mais les spectres reviennent parfois, même autre part qu'à Elsenour, surtout quand il y a un fils à côté du tombeau.

Ne trouvez-vous pas que *Hamlet* est une belle tragédie ? Mon ami Joyce soutenait que le rôle essentiel y est le personnage du Père : pourquoi pas ? Nous sommes tous gouvernés par des Ombres. Nous sommes le royaume des Ombres.

Voilà des choses qu'on ne devrait pas écrire la Semaine sainte, où il ne devrait être question que du mystère de la Résurrection. Et voilà déjà au moins la reine de Saba qui ressuscite : vous savez qu'elle avait franchi le Cédron sur une poutre, oubliée dans le parvis du temple, et qui n'était autre que la quille de l'Arche, qui devait devenir un jour l'arbre de la Sainte Croix. Tout cela est raconté dans les fresques de Piero della Francesca, à Arezzo.

A propos, j'espère que mon Dante va sortir un de ces jours.

Bonnes Pâques, chère Princesse, ma femme vous envoie son meilleur souvenir.

Respectueusement
Louis Gillet

(Biblioteca Centrală de Stat. Fond Bibescu LI/3-18)

Louis Gillet
de l'Académie Française
1 rue Auguste Broussonnet

Tél. 46-31
Montpellier
10 avril 41

serait reconnaissant à Son Exe. Monsieur le Ministre de Roumanie, de faire parvenir cette lettre à sa destinataire par la valise de Bucarest.

Respectueux hommages

L.G.

(Biblioteca Centrală de Stat. Fond Bibescu LI/3-17)

Madame la Princesse
Mogosoëa
près Bucarest
Roumanie

Montpellier 3 nov. 41
1 rue Auguste Broussonnet

Chère Princesse et amie,

Je vous écris le jour des Morts. J'ai longtemps tardé à le faire, par une paresse inexcusable. Je savais tout depuis cet été, et d'ailleurs votre dernière lettre ne permettait que peu d'espoir. Mais j'ai été fort abattu pendant toutes ces vacances, incapable de la moindre énergie, je ne me reconnaissais plus moi-même dans cette torpeur. Et ce qu'on n'a pas fait le jour même, il n'y a plus de raison de le faire le lendemain. On se traîne dans son péché et dans son impuissance.

J'ai trop peu connu le Prince pour vous parler de lui ; mais je sais trop ce qui a été pour vous cet homme si brillant, si casse-cou, si chevaleresque, pour ne pas imaginer votre chagrin de sa perte. Je me le rappelle encore, il y a quelques années, à cette réunion internationale d'aviateurs, dans une fête de l'Interallié. Je me rappelle votre inquiétude, au cours d'un voyage en Afrique, qu'il avait entrepris malgré vous, par défi, sur un vieux coucou hors d'usage, qui naturellement n'avait pas manqué de le mettre dans l'embarras à la première occasion. Il me semblait à vous voir, qu'il était un peu votre enfant gâté, à qui on passe tous ses caprices, parfois non sans souffrir, et pourtant non sans l'admirer pour son don de vie et son audace.

Je me représente votre pitié, quand ce don, qui le rendait séduisant et irrésistible, l'a quitté, et qu'il n'a plus été entre vos mains qu'un malade et vous une infirmière.

C'est alors qu'il a été plus que jamais votre enfant. Vous deviez vous souvenir du merveilleux jeune homme avec qui vous étiez entrée dans l'existence, et qui vous faisait découvrir à ses côtés les Huit Paradis.

Lorsque vous en aurez le courage, vous lui ferez un beau linceul couvert de broderies, d'arabesques, dans votre « Grand Œuvre » : vous nous le rendez aussi aimable que vous l'avez connu ; il sera une des ombres avec lesquelles vous vivez, sous les arbres de Mogosoëa, qui abritent déjà plus d'une tombe.

Je pense plus souvent à vous que je ne vous écris : je vous suis dans votre parc, au bord de vos étangs, où vous voyez mourir la saison défaillante. Vous voilà dans le grand salon aux voûtes qui semblent faites de légères bulles de savon, ou dans la salle aux tapisseries, où vous accompagnez de leurs fixes les princesses byzantines. Vous rêvez aux événements, au bruit des armées qui s'éloignent, aux menaces qui se dissipent, non sans coûter bien des sacrifices : qu'il a dû être cruel au Prince de ne pas prendre part à ces batailles, pour les quelles il s'était préparé depuis si longtemps ! Qu'il a dû en coûter à sa nature héroïque, de n'y assister que par ainsi dire, comme un homme désarmé. Pour vous, tout cela fait partie du même mauvais rêve, que nous appelons la vie. Qui nous en délivrera, avant la mort, si ce n'est la prière et la poésie.

Je n'ai guère de nouvelles d'ici à vous donner. L'existence coule lentement, paraît presque arrêtée, et elle l'est en effet. Impossible de savoir ce qui se passe dans les têtes et au fond des jeunes cœurs. C'est là le grand secret, qui nous échappe à tous. J'ai toujours un fils prisonnier, l'aîné vient de partir pour Tunis ; celui-là au moins est heureux. Un autre est avec nous, le dernier est avec des amis, au pays de l'anémone. Il n'est pas de plus à plaindre.

J'ai vu le Poète, cet été : toujours inébranlable, colérique et majestueux comme le Sinaï. Il vient de donner un livre étonnant, des extraits de ce colloque, de ce tête à tête qu'il poursuit tous les matins avec la Bible, est qui est devenu l'unique affaire de sa vie ; il nous livre ses oraisons, ses réflexions, ses effusions, le bruit que provoque dans son corps et dans son âme le Livre immense ; on dirait le bruit de la mer. Il y a vingt pages à la fin, sur le ciel et la Voie Lactée, qui sont ce qu'il a écrit de plus éblouissant : cela vaut la dernière *Cantica* du Paradis. Il m'a montré le manuscrit de son nouveau commentaire sur l'*Apocalypse*. Pas une rature : c'est écrit comme par un fonctionnaire, ou comme la copie appliquée d'un écolier. On dirait qu'il n'est que la main, et que c'est un autre qui dicte.

Cela fait comprendre les vieilles images de Saint-Jean, assis bien tranquillement sur un petit rond vert, qui est l'île de Pathmos, à côté d'un aigle apprivoisé qui lui tend l'encrier pendu au bec par une chaînette.

Je ne vous parle pas de ses sentiments ; ils vous sont connus. En dehors de lui, tout est bien morne, tout est bien terne, tout est bien gris. Valéry m'écrit ce matin que son *Faust* est en panne, parce qu'il fait trop froid, trop fain aussi (textuel) pour travailler.

Inutile d'en dire davantage. Jugez par-là de notre entrain intellectuel et de ce qui nous reste de la vie de l'esprit. Vous reconnaissez comme moi ce que mon ami le poète Gasquet (Joachim) ne craignait pas d'appeler les bienfaits de la guerre.

Mon gendre est toujours à Athènes, séparé du reste de l'univers, comme tout le monde aujourd'hui l'est de tout le monde. C'est un des côtés les plus cruels de l'état présent des choses. Après cette expérience de la dispersion et de la solitude, les hommes auront-ils encore le courage de haïr ? ne comprendront-ils pas que leur plus puissant besoin est de s'ouvrir les bras les uns aux autres ? *Brüder, umarmen Sie*, comme chante l'Ode à la Joie. Est-il d'autre bonheur que celui-là ? Mais nous en sommes loin.

Voici un volume, chère Princesse, pour vous dire bien de choses. Je vous parlerai une autre fois d'une idée assez surprenante que m'a donné Claudel, et qui m'a jeté cet été dans des grandes rêveries. Ce ne serait rien moins qu'une espèce d'histoire du diable.

J'hésite encore, faute de connaissances bien exactes sur ce personnage. Mais ce que dit Claudel vaut la peine qu'on y réfléchisse. Jusqu'à présent je

me tâte et me sonde les reins. Mes premières études m'ont poussé encore qu'à relire (ou plutôt à lire attentivement, pour la première fois) le *Paradis Perdu* : poème que je trouve d'un insurmontable ennui.

Le diable est que c'est tout ce que j'y vois de diabolique.

Veillez agréer, chère Princesse, les souvenir de ma femme, et croire à mon attachement bien dévoué et respectueux.

Faites nos amitiés à G. Truelle.

J'étais à Lyon, le jour où il y a passé ; je l'ai appris trop tard pour le rejoindre. Vu récemment à Marseille les pauvres Thierry.

Louis Gillet

(Biblioteca Centrală de Stat. Fond Bibescu LI/3—19)

Madame la Princesse
Georges Bibesco
Mogosoăa
Près Bucarest
Roumanie

Exp. Luis Gillet
1 rue Auguste Broussonnet
Montpellier

Montpellier, 19 mai 42
1 rue Auguste Broussonnet

Chère Princesse et amie,

Vous m'avez écrit une lettre merveilleuse, la plus belle et la plus touchante que j'aie jamais reçue ; mais comment y répondre ? J'étais si peu digne de la mériter. Il aurait fallu soit le génie du Poète, soit le cœur de l'abbé, au sien, il aurait fallu trouver un geste comme celui que vous avez eu, en voyant Claudel accablé de la mort de Philippe ; se mettre à genoux et dire : « Notre Père » et « Je vous salue Marie ». Ou encore, il aurait fallu trouver à vous dire des choses d'un ordre aussi intime, rendre confiance pour confiance ; tout ce que je puis écrire, c'est qu'une fois de plus, je comprenais, en vous lisant, que chez une femme digne de ce nom, subsiste toujours la jeune fille : c'est ce que j'ai senti de plus beau et de plus déchirant, chez celles que j'ai le plus aimées, ma mère et ma belle-mère, à leur dernier soupir. Mais ce sont des choses qu'il faut mieux taire ; en les exprimant mal, je ne pourrais que les profaner. Non vraiment, si l'on dispose pas d'une langue surnaturelle et du langage des anges, il vaut mieux écouter sans répondre et garder les choses secrètes dans son cœur, en silence.

Et puis, je crois que je suis devenu, en vieillissant, très paresseux. Je suis tellement occupé de menues choses, pour tuer le temps, j'en suis tellement dévoré, de cette vermine de bagatelles, que je n'ai plus le courage d'écrire une lettre. Et puis, que dire ? Je fais des brouillons dans ma tête. Je pense à vous quand je vois, dans mon petit jardin, fleurir mes arbres de Judée, ou mes accacias blanchir : j'avais préparé là-dessus toute sorte de jolies phrases. Je pensais vous donner le communiqué de mon jardin : je savais gré à ces beaux arbres d'être si ponctuels, de se faire beaux comme d'habitude, comme s'ils allaient à la messe de Pâques : Pâques fleuries, comme on dit chez nous. Dans mon enfance, c'est ce jour-là que les vieilles gens à l'ancienne mode sortaient les chapeaux de paille et les pantalons blancs. C'était rituel. Et je comparais cela au *Frühlingslied* qu'on nous a servi, chez les humains (s'ils ont quelque chose d'humain), à la même époque : printemps qui n'est plus associé dans l'esprit qu'à l'idée d'offensive, à des combinaisons militaires, à des branles-bas de campagne et d'opérations.

Je me félicitais de voir ces beaux panaches embumés, cette écume et ces plumes d'autruche des accacias, et de pouvoir me dire : « quel bonheur de voir une chose qui ne peut servir à rien, une chose vraiment bonne à rien, dont on

n'a pas encore trouvé l'utilisation chimique, la manière de la faire entrer dans un explosif, un poison, d'en fabriquer une arme, une méchanceté, une bêtise. Quel bonheur de n'avoir même pas d'huile pour en faire une friture ». (J'adore les beignets d'accacias, même s'ils sentent un peu trop la fleur d'oranger). Enfin, je me faisais sur ce thème une litanie de Béatitudes : « *Beatae* les fleurs inutiles ? *Beatae* les choses pacifiques, qui obéissent à la saison, qui sourient au Seigneur, et qu'on ne peut pas mobiliser pour le service de la guerre, ni même pour l'alimentation, l'épicerie, le marché noir ou le ravitaillement ».

Beatae celles qui échappent aux recensements et défient l'administration. Il n'y a plus de vrai luxe, il n'y a plus de vrai bien que ce que l'Etat ne peut saisir et que César ignore.

Par bonheur, il ignore aussi mes petites filles, ou mes petites filles l'ignorent, ce qui revient au même. S'il y a encore une France libre, je vous réponds que c'est celle-là : non seulement la zone inoccupée, mais la zone enchantée. C'est le vrai royaume du bon Dieu.

Il n'en est pas d'autre que l'enfance : tout le secret est là. Pour le vieux barbon que je suis, c'est la grande consolation et la grande raison d'optimisme. Contre tant de vie, de gaieté, il n'y a pas de cafard qui tienne. Notre petit jardin est devenu une ménagerie ; ces deux cents mètres carrés sont le Paradis terrestre. Nous avons une chèvre, des poules, des lapins, même un cochon d'Inde ; il y avait aussi une tortue, mais les rats l'ont mangée. On voyait peu cette taciturne ; elle a laissé peu de regrets. Elle n'avait pas de conversation. Tandis que les autres bêtes, Dieu merci ! ont toujours du neuf à nous apprendre : notre basse-cour est interissable. Les Fables de La Fontaine ne sont rien en comparaison.

Une autre fois je vous écrirai cette gazette. Voici des nouvelles plus sérieuses : j'ai vu le Poète, voilà six semaines, c'était le dimanche des Rameaux. Je me permettais de vous l'apprendre le soir même.

Vous voyez où conduit la paresse, et cette forme hypocrite de la *pigrizia*, qui s'appelle procrastination cette idée absurde qu'on aura plus de temps le lendemain, ou qu'on sera mieux disposé. Le poète était magnifique, à son ordinaire ; nous nous sommes promenés ensemble ; il marchait comme un jeune homme. Il m'a montré ses vaches, son écurie, ses volailles, ses lapins (lui aussi !), et enfin m'a conduit sur la tombe de son petit-fils, en me disant : « Voilà ma place ! »

Il est toujours le même, toujours inébranlable ; il vient de jublier un petit oratorio étonnant, qu'il avait écrit pour Ida Rubinstein, sur l'histoire de Sara et du jeune Tobie ; c'est l'histoire des noces spirituelles, le mystère de la vocation. Le plus bel épithalame du monde. Il y a une scène d'amour extraordinaire : les fiancés n'y paraissent pas, on ne les voit jamais réunis ; ce sont toutes les fleurs de la terre, les roses, les raisins, les ronces qui se chargent de dialoguer et d'exprimer la fête. C'est un morceau paradisiaque. Dans sa dernière lettre, l'auteur m'écrit une belle chose. Il me dit : « Je ne puis que prier, mais en priant il me semble que je fais quelque chose de positif ».

Il se sent l'importance d'un poids, d'une masse qu'on met dans la balance, et qui compte dans l'événement : là où d'autres jettent l'épée, il jette dans l'autre plateau son âme, et il est certain de faire un acte qui équilibre le premier. Je trouve ça magnifique. Et je suis persuadé que c'est vrai. Je lui envie cette confiance et cette certitude.

Valéry est venu ici quatre jours, la semaine dernière. Voilà deux ans que je ne l'avais vu. Ça a été un grand bonheur aussi. Et comme les bonheurs sont rares, on les goûte davantage. Quant à Dupront, je ne le vois guère plus que s'il était à Bucarest. Il s'est avisé de se trouver une maladie, qu'il invente et qu'il soigne lui-même ; il est à la fois son malade et son propre médecin. C'est une façon comme une autre de dramatiser l'existence. Il a déjà traversé plusieurs phases et a commencé à entrevoir le moment où il pourra se permettre de guérir.

Ce sont de ces choses qui se passent dans le grand sympathique. Je me méfie du grand sympathique. Je redoute toujours un nouvel épisode du reste en dehors de ce dada, c'est toujours le même garçon, que vous avez connu, froid passionné et clairvoyant : mais sa manie me fâche, parce qu'elle m'empêche de causer avec lui.

Mille amitiés à G. Truelle. Dites lui que j'ai assez souvent des nouvelles de Berenson.

Quel bavardage ! Vous voyez, il n'y a que le premier pas qui coûte. Je finis par décence, vous allez maintenant vous plaindre que j'écris trop.

Votre bien attaché
Louis Gillet

(Biblioteca Centrală de Stat. Fond Bibescu LI/3-20)

Madame la Princesse
Bibesco
Mogosoăa
Par Ilfov
Près Bucarest
(Roumanie)

Exp. Louis Gillet
1 rue Auguste Broussonnet
Montpellier

Montpellier, 26 mai 42
1 rue Auguste Broussonnet

Chère Princesse et amie,

Voici ce qui est arrivé : ce n'est pas une excuse, mais vous allez comprendre. Je relis la date de votre grande et merveilleuse lettre : elle est du 17 décembre.

J'ai passé deux mois en Afrique (décembre et janvier) : j'ai dû trouver la lettre en rentrant de Tunis, c'est-à-dire le 25 janvier ; et à partir de ce moment, comme c'étaient les conférences que j'ai organisées à Lyon, j'ai commencé pendant deux mois à faire la navette entre Lyon et Montpellier ; cet exercice a duré jusqu'au début d'avril, c'est-à-dire jusqu'au mercredi saint. Pendant ces quatre mois d'hiver, je n'ai pas cessé d'être en mouvement ; de parler à Cannes, à Nice, à Marseille, à Vienne, à Lyon, à Etienne, enfin de mener une vie absurde, où il a fallu trouver encore le temps de fabriquer quelques articles (entre autres un grand article pour la *Revue*, que Claudel m'a gentiment prié de le faire sur son dernier livre). Vous voyez, chère amie, pourquoi votre perrouche est muette.

C'est que, quand j'ai repris haleine, je me suis trouvé en face d'une masse de travail à faire et de dettes arriérées ; et puis il y avait vraiment plus moyen ou plus de raison de commencer. Cela durerait peut-être encore si vous n'aviez eu la charité de me rendre la perche. Sans vous, sans votre bonté, j'en serais encore à chercher une entrée en matière. Il y a tant de lettres que je vous adresse mentalement et que vous ne recevez jamais, parce qu'elles ne sont pas écrites. Ce sont justement les meilleures. Il devrait y avoir un procédé de dictée ou d'enregistrement cérébral, des espèces d'ondes psychiques, une espèce de télégraphe sympathique qui dispenserait du papier. Ce fou de Blake pratiquait cela : il faisait un poème et aussitôt il le lisait tout imprimé dans les étoiles ; c'était sa façon de publier. Les anges lui servaient d'éditeurs. Mais il ne nous a pas laissé son secret. Je le déplore pour moi ; mais je me console en pensant que si ce truc était à votre disposition je serais privé de bien belles lettres.

Par quel hasard, dans mon naufrage, ma femme a-t-elle sauvé un carton d'invitation chez les Franassovici ; c'était à déjeuner dans l'hôtel de Benhanue, 123 St. Dominique, le 17 avril 1940. Il me semble qu'à ce déjeuner il y avait Mandel.

C'était avant le déluge, comme vous voyez. A quelle date nous étions-nous rencontrés, un peu auparavant, à la salle Pleyel, un soir qu'on y donnait la *Jeanne d'Arc* de Claudel, et un peu plus tard je ne sais où, à cette pièce de Cocteau, qui abusait vraiment de la permission d'être à mille lieues de la guerre. Cela ne devrait être permis qu'aux poètes, s'ils écrivent *Romeo* ou *Le Conte d'hiver*, mais cette histoire-là était d'une platitude sinistre qui surlevait le cœur.

J'oubliais aussi de vous dire que je vois de temps à autre vos amis Thierry à Marseille : ils ont pu heureusement faire revenir leur mobilier. Cette pauvre Nadine, que j'avais toujours tant de peine à reconnaître, je la reconnais bien depuis ses malheurs, à présent qu'elle n'a plus que nous.

Je voyais aussi à Marseille une grande affiche de *Katia* sur les palissades qui entourent l'emplacement brûlé des « Nouvelles Galeries » (elles ont brûlé, vous souvenez-vous, en 1937, un jour que je m'embarquais pour Alger. C'était de mauvais présage). *Katia* ! Vous rappelez-vous cette brillante « première », cette jolie soirée parisienne avec Lotte Lehmann, Saint-Granier, et vos hôtes royaux, quoique découronnés (mais avec une autre auréole qui valait bien toutes les couronnes). C'était joli Paris, n'est ce pas ? chère amie. Vous en étiez l'ornement, vous illuminiez la pointe de mon vieux quartier de l'Île Saint-Louis. Hélas ! J'ai peur qu'on le massacre : pas l'île précisément, mais tout le quai en face, toutes les vieilles maisons qui se pressaient autours de Saint-Gervais. Vous me disiez : « Comme on voit que Paris est une ville normande » ! De quoi aura-t-elle l'air à présent ? Est-ce que nous la reconnaissons, avec la figure qu'on lui fait.

Dites-moi des nouvelles du « Grand Oeuvre ». Savez-vous qu'à moi aussi, comme demande mes souvenirs ? J'y pensais vaguement depuis longtemps, c'était un de ces projets caressés qui flottaient dans ma tête. Depuis quelques jours, cela se précise. J'ai déjà griffonné une foule de notes, j'enregistre des thèmes. Pour le moment tout va bien, il n'y a qu'à m'écouter... Ce qui sera difficile, ce sera d'organiser tout cela, de le mettre en musique au moins de trouver la musique juste, la note humble, mais unique, l'accent vrai de tout cela. Priez le ciel, chère amie, qu'il m'envoie ses anges à mon secours, surtout l'ange de la discrétion, celui qui se tient près des tombes (est-ce à mon âge on n'est pas le tombeau de tous les morts et d'abord de L'enfant, du jeune qu'on a été), suspendu, le doigt sur la bouche.

Parlez-moi aussi de votre printemps, de votre étang, de vos grenouilles ; parlez-moi de ce qu'on voit depuis le balcon de Desdémone.

Une autre fois, je vous dirai qui nous avons eu ici, ces derniers jours. Allons, je ne vous ferai languir, c'était Valéry. Mais décidément, ce sera pour une prochaine livraison. Croyez-moi, chère Princesse et amie, votre respectueusement attaché

Louis Gillet

(Biblioteca Centrală de Stat. Fond Bibescu LI/3-21)

Madame la Princesse
Georges Bibesco
c/v Son Excellence
Monsieur Nicolas Lahovary
Ministre de Roumanie
Hôtel Royal
Lausanne
Suisse

Prière de faire suivre
Ex. Louis Gillet
1 rue Auguste Broussonnet
Montpellier

Montpellier, 8 juin 42
1 rue Auguste Broussonnet

Chère Princesse et amie,

Verrez-vous à Rome notre amie la Princesse Bassiano ? Faites-lui, je vous prie, nos meilleures amitiés. Quand viendra le temps, où il sera permis de monter un quart d'heure, à l'heure de l'Ave Maria, sur la petite terrasse du palazzo Caëtani et de renouer avec des amis des relations humaines ?

Qu'avez-vous pensé, en repassant sous le balcon du Palais Bonaparte, où vous étiez naguère aux côtés d'un roi qui n'est plus ? Que pense-t-il dans sa tombe (si l'on pense encore dans la tombe, du moins aux choses de ce monde). Que pense-t-il de celui qu'ensemble vous étiez venus voir graver le dégré de Michel Ange ?

Le Poète est toujours à Brangues : il n'a nulle idée d'en bouger, avant que ses montaignes lui servent du marchepied pour s'élever jusqu'au Très Haut : mais il y est déjà en esprit, il est plus que jamais le Fils du Tonnerre, le front parmi les astres, en possession de l'Éternité.

Si vous êtes en Suisse au début de juillet, savez-vous bien que, s'il plaît à Dieu, j'aurai la chance de vous rencontrer ? Je me propose d'être à Genève dans une quinzaine de jours, si du moins les affaires de visas ne traînent pas trop dans les bureaux.

J'espère que votre Esculape ne sera pas trop effrayant et ne vous condamnera pas à des solitudes absolues : j'espère surtout que le bon Dieu vous aime et vous conserve pour vos amis. Ils voudraient tant pouvoir quelque chose pour vous, dans ce grand chagrin où vous êtes. Pour l'abbé, je n'ai de lui presque aucune nouvelle, mais je sais qu'il va bien, et je l'aime mieux que je ne faisais à son défunt confrère le cardinal.

J'ai reçu, en même temps que « la vôtre », une grande épître du cher Truelle. Mais à bientôt ! Nous causerons, si Dieu veut, au bord de quelque lac helvétique, faute de l'Île Saint-Louis, en attendant de revoir la Seine et le chevet de Notre-Dame.

Votre bien attaché

Louis Gillet

(Biblioteca Centrală de Stat. Fond Bibescu LI/3-22)

Madame la Princesse
Georges Bibesco
Mogosoă
par Ilfov
Bucarest
Roumanie

Montpellier, 3 déc. 42
1 rue Auguste Broussonnet

Chère Princesse et amie,

J'ai beaucoup pensé à vous cet automne, qui devait ramener pour vous un douloureux anniversaire, si vous aviez besoin d'une date pour vous souvenir d'un si grand deuil : chaque jour, chaque moment est rempli de la même absence, que rien ne peut combler en ce monde. Heureusement que ce n'est pas le seul. A notre âge (ou du moins au mien) on commence à avoir beaucoup plus d'amis dans l'autre que celui-ci ; la moitié du cœur est déjà du côté qu'on appelle l'ombre, et c'est assez pour la faire désirer. Mais il est doux de songer encore aux vivants, du moins au petit nombre qui méritent d'être chers, et de former l'espoir de les retrouver avant de rejoindre nos morts.

Il y a cinq ans, il me semble, que j'étais à Mogosoă, justement jour pour jour : j'ai des raisons pour m'en souvenir, et il y a une messe demain matin pour me le rappeler, si je l'oubliais. Je revois encore comme si j'y étais, vos bois et vos étangs, les tombes sylvestres de vos parents (les Ney ou les Murat ?), vos souvenirs de Napoléon et de la belle Lyonnaise, ceux de Mme Tallien, de vos

ancêtres les hospodars, vos voûtes légères et meringuées, comme l'assiette où je faisais ? enfant, des bulles de savon, toute cette maison orientale-occidentale, et la vue qu'on avait de la loggia de Desdémone.

Tout cela m'apparaît comme une chose aperçue en rêve, comme un mirage de l'autre monde.

Qu'est devenu votre jardinier anglais, avec ses oignons d'orchidées ? Présentez mes respects à vos aïeux des tapisseries, les princesses byzantines, si elles daignent se souvenir d'un passant qui ne les a pas oubliées.

Je n'ai guère de nouvelles à vous donner, qui ne vous soient connues. Nous assistons avec calme au déroulement de l'inéluctable : les choses, vues d'un certain angle, qui doit être familier, comme à une fille de la Grèce, prennent une certaine beauté fatale, la perfection de la tragédie. Ce spectacle donne une impression de majestueuse tranquillité. On voit fonctionner les lois de la destinée avec la régularité qui gouverne le cours des astres. Pour moi, qui n'ai jamais eu de doute, et qui ai conservé la loi du charbonnier, j'admire sans surprise, en silence, la marche de l'Ananké de la Providence.

Je ne vous parle pas des événements. Vous savez que nous avons été plus ou moins tchécoslovaquistes. On nous a mis en /.../¹ ou en hachis, comme vous voudrez. Mettez que je sois comme un mort qui est sûr de la résurrection.

J'ai vu le Poète cet été. Il est arrivé un quart d'heure en retard à la messe, pour ne pas manquer la radio ; ceci vous rappellera Kant se dérangeant de sa promenade pour attendre le courrier qui apportait les nouvelles de Jemmapes ou de Valmy, sur quoi il est mis à genoux, et c'était émouvant de l'entendre, avec la grosse voix, se mêler aux *Ave Maria* des paroissiennes de Brennes.

Nous avons fait un tour dans les champs. La marche lui rappelait des souvenirs de son pays. Vous auriez aimé le voir s'arrêter aux buissons (c'était à la fin de juillet) pour cueillir les épis laissés aux ronces par les charettes, les froisser entre ses mains et mettre le grain dans sa poche pour les poules : « c'est si précieux » ! disait-il. Vous aurez adoré comme moi ce geste de paysan, et vous auriez senti tout ce qu'il y met de religieux, d'actions de grâces et de prière dans la bonté divine.

Sa fille, Renée, était là, fraîche et grosse comme un tour (celle que nous avons mariée ensemble, vous souvenez-vous ? en avril 1940, à la chapelle de l'Archevêché). Maintenant, le bébé est né. C'est une fille de huit livres, qui est arrivée le 8 novembre ; voilà une date. Si c'avait été un garçon, on devait l'appeler Alexandre, à cause d'Alexandrie ou peut-être d'Alexander. C'est une fille. On l'a baptisée Marie-Victoire, et le grand-père a fait ce quatrain : « le petit poisson dodo — Appelé Marie-Victoire, — sans dents, comme elle a mordu — A l'hameçon de l'histoire ».

Votre ami, Mauriac, se prépare aussi à être grand-père. On attend le marmot à Grenoble ces jours-ci.

Le petit Noël ne manquera pas de petits camarades : les Innocents, comme autrefois. C'est eux qui ont toujours raison. Et tant pis pour Hérode ! Ces vieilles histoires sont toujours fraîches.

Pour moi je travaille cahin-caha : j'ai deux ou trois livres en train, c'est le bon côté des choses, depuis que les journaux ne paraissent plus guère. Presque tous ont fermé boutique. Ce n'est pas le bruit de Toulon, ni le silence de Prométhée, mais c'est quelque chose tout de même, l'inconvénient est qu'on a froid et qu'on a des engelures, même dans ce Midi, ou l'hiver n'a même pas commencé. Je n'ai plus une idée dès que j'ai les doigts gourds. Vous vous en apercevrez bien en lisant cette lettre.

Je ferais mieux de la finir.

Je vous dirai pourtant que j'ai vu Valéry, au début d'octobre, du côté de Rodez, chez nos amis Billy ; il était ravissant, comme toujours, mais assez fatigué, un peu préoccupé, car on lui cherchait des misères (or, vous devinez

qui; c'était un mauvais acteur, devenu par malheur puissant, et à qui le pouvoir a monté à la tête. Ce cas est plus fréquent qu'on ne croit. Déjà un de ses prédécesseurs, qui était pourtant philosophe, est devenu positivement fou). Je crois que les choses finalement se sont arrangées pour notre ami. Savez-vous qu'il a fait un *Faust*, ou plutôt une ébauche de *Faust*?

Je ne connaissais pas ce drame, ou ce poème, qui n'est encore publié que pour les « Femmes bibliophiles », dans une édition splendide illustrée par l'auteur. J'ai feuilleté le volume, et j'irai le lire un de ces jours, quand la température sera un peu radoucie.

Voilà ce qui se passe à peu près dans notre petit coin des Lettres. La flamme est un peu en vieilleuse, mais elle vit toujours, quoique sous le boisseau. J'ai trouvé à Genève le dernier Ch. Morgan qui me paraît assez faible, et le dernier Virg. Woolf qui m'a semblé insupportable, et le nouvel Aldous Huxley; c'est une vie du P. Joseph (vous entendiez bien) qui est assez curieuse. Qu'en aurait dit le cher Brémond? Tout de même, vous voyez que c'est encore ici qu'on perd le moins la tête, et que l'esprit n'est pas si malade.

Bon X mas, chère Princesse, quand nous reverrons-nous dans l'Ile?

Respectueusement
Louis Gillet

(Biblioteca Centrală de Stat. Fond Bibescu L1/3-23)

Madame la Princesse
Georges Bibesco
Mogosoia
par Ilfov
Bucarest
(Roumanie)

Montpellier, 26 mars 43

Chère Princesse et amie,

Le bon vieil ours bongon grognennet Brussonnet dépose ses hommages aux pieds de Madame la Nuit, laquelle est en effet une reine bien belle (si je me souviens de cette apparition, de ce crêpe (quel présage!) et à l'honneur de l'informer qu'à sa prochaine visite, elle ne le trouvera plus ici. Sa maison a eu le tort de donner dans la vue de personnages puissants, qui s'aperçoivent qu'elle était indispensable à leurs projets: il n'y a que cela qui leur manquait. Malheur au mari de la femme d'Uric, le jour où le roi David jette sur Bethsabé un regard de convoitise. Nous sommes invités à déguerpir. Dans huit jours nous voilà sans toit. Et dire que là-bas mon gendre ne se doute de rien et se tourne vers ce coin avec nostalgie! Dire qu'il se croit encore un foyer, un abri! Ma fille vivait ici depuis son mariage. Elle avait fait de cette maison un petit bijou. C'est là que ses trois fillettes sont nées et ont tous leurs trésors et tous leurs souvenirs. Vous me sauriez croire l'effet que cela fait de voir encore sur les meubles traîner ces petites bêtises d'enfants, ces chiffons, ce toutou en pelouche, ce petit chat en velours, ces poupées de toutes les tailles. Enfin, c'est une page tournée, on peut même dire arrachée. Quelle figure tout cela va-t-il prendre plus tard dans l'imagination de ces petites. Ne figurez pas, chère ami, que j'aie l'intention de vous attendrir sur nos malheurs. La jérémiade n'est pas mon genre. Dans des affaires comme celle-ci, qui si visiblement échappent à mon pouvoir, je ne résiste pas: je sens qu'il y a quelque part un Autre qui commande et je dis: *Fiat*, avec humilité. Qui sait si cette petite misère n'est pas une chose providentielle et si le Seigneur, en m'embêtant comme le juste Lot, ne m'épargne pas le feu du ciel?

Que sait-on? Qui vivra verra? Je ne sais pas encore où nous fixerons nos pénates. J'ai en vue un coin solitaire, un pavillon Régence (monument histori-

que) que le propriétaire veut bien mettre à ma disposition ; il y a une petite terrasse avec les plus beaux buis des buis du monde.

Je me suis laissé dire que cet endroit secret a servi naguère aux ébats d'une colonie nudiste et d'un petit rendez-vous d'Angliches et de Wildiens. L'inconvénient est la solitude, mais je ne redoute le désert, j'y suis fait. Est-ce que je vois tant de monde ici ? Il se passe des mois sans que personne frappe à ma porte. Je commence à la connaître, l'ouverture de la province. Trou pour trou, autant celui-là qu'un autre. Ce n'est pas pour longtemps d'ailleurs si on peut faire des projets. Mon intention était de remonter dans l'Oise avec les beaux jours. Je ne puis plus braver le froid. Ma vieille carcasse devient fragile. Ce que je regrette ici le plus, c'est ce petit jardin et le grand accacias dont je vous ai parlé, qui me faisait l'amitié de me donner une fête tous les printemps, avec ses grappes et ses panaches, ses merveilleux habits de noces. C'était beau de voir tous les ans cet arbre couvert de confiance. Bah ! Parlons d'autre chose, et ne pensons plus à cela.

Le Poète (pas lui précisément, mais vous allez voir) m'a placé cette année dans un furieux embarras. J'avais imaginé de donner au public une série de leçons sur son œuvre, qu'il connaît si mal. Je me figurais qu'à Lyon du moins, il était du pays, comme étant de la famille de N. D. de Fourvière. J'avais fait choix d'un garçon brillant, qui aurait certainement fait quelque chose de très bien : Claudel l'avait reçu avec beaucoup de bonté et lui avait raconté toute sa vie pendant cinq heures. Patatras ! Voilà mon homme claquemuré à Neuchâtel par la fermeture des frontières : impossible de sortir de Suisse. Je me retourne vers mon vieux Bidon, vieil admirateur de Claudel. Re-patatras ! Voilà Bidon qui meurt le jour de sa première leçon (heureusement qu'elle était faite, je n'ai eu qu'à la lire). Mais il restait à faire les deux autres, et quel travail, pour lequel je me sentais si mal préparé.

Je sors moulu de cet effort. J'ai eu du reste le chagrin de voir comment le cher Poète fait mal sa publicité. Il y met réellement de la coquetterie. Je me suis aperçu tout de suite de la chute de l'intérêt, à la baisse des recettes : avec Péguy, dont je venais de parler, nous faisons régulièrement deux à trois mille francs d'entrées ; Claudel, le croiriez-vous ? tombait à quatre ou cinq centes francs. Soyez donc le premier des poètes vivants. Soyons donc quelqu'un de la taille d'Eschyle ou de Shakespeare ! Mais le public français ne paraît pas s'en douter. A peine si quinze cents jeunes gens le devinent, ça et là, dans des salles d'études de province, et encore, où est la ferveur qui animait, vers 1907, des esprits comme Jacques Rivière et Alain Fournier ?

Du reste, le Poète (ou plutôt le Poète, ne lui chicanons pas son tréma) ne s'attriste pas pour si peu. J'ai été le voir, dimanche dernier (le dimanche 21 mars) et l'ai trouvé inperturbable. Ce qui préoccupait le vieux rural qu'il est, c'était de savoir si le Ciel allait ouvrir ses urnes et consentir à pleuvoir. *Rorate, nubes, desuper.*

Il y a presque un an qu'il n'a pas tombé une goutte d'eau dans le pays. Si cela continue, c'est un désastre, et d'autres de ces calamités, qu'est-ce que sont les petits drames et les pauvres *shows* de *nuisance* qui peut tout le génie du mal ? Le bon Dieu, quand il veut, met tout cela dans sa poche. Il (pas le bon Dieu, naturellement, mais toujours le Poète) se préparait à passer une quinzaine à Paris. Vous savez que la Comédie c'est enfin décidée à monter *Le Soulier de S.*, avec J. L. Barrault (vous l'avez peut-être aperçu à Chaalis) dans le personnage de Rodrigue, et les décors de G. M. Sert. Mais il se rencontre, paraît-il, de graves difficultés : costumes, toiles peintes, tout est un problème. Vous n'imaginez pas ce qu'il en est dans le moindre ménage, ce qui se casse de verre bon ou mal ou dans une maison, ou pourtant, je vous assure qu'on ne se jette pas les assiettes à la tête. Une théière, une soupière, une carafe, un pot de chambre, ne se trouvent plus qu'à prix d'or, par hasard, chez les antiquaires.

Admirable organisation ! Chef d'œuvre de l'économie dirigée. Je ne parle pas, bien entendu, d'une paire de souliers, fût-ce en bois, d'un costume, d'un mètre d'étoffe.

Bref, tous ces impédiments feront que la première, qui devait avoir lieu dans quelques jours, est reportée au 15 octobre. Qui sait ? Nous y assisterons peut-être ensemble, comme à cette soirée de *Jeanne d'Arc* à la salle Pleyel. En attendant, pour vous distraire, voici une nouvelle plus drôle. Dallin se proposait de reprendre *L'Echange* ; accordé, mais défense que la scène se passe en Amérique et comporte des personnages américains.

Assez ubuesque n'est pas ? Décidément, nous sommes pleins de tords et d'une noire ingratitude envers le R. P. Loriquet ; je commence à me demander si ce digne personnage, si commode au sommeil des oreilles légitimes, n'est pas le modèle éternel et le paragon des historiens.

J'ai été bien amusé de l'écho inattendu qui me revenait de chez vous au sujet de ce petit papier.

Mon Dieu ! que de silence prête donc l'importance au moindre souffle.

J'étais crucifié d'avoir à aligner tant de pages de banalités, et voilà qu'en effet rien de ce que j'ai écrit, n'a fait tant d'impression. J'ai grandi de cent coudées dans mon quartier. Je suis devenu un personnage chez les marchands de journaux, chez le débitant de tabac. Ma foi, vous direz ce que vous voudrez et vous me prendrez pour un fou, ces sentiments m'ont touché.

Autant ces bonnes gens du peuple, que la petite clientèle raréfiée du *Figaro* (qui, du reste, ne paraît plus, s'est suspendu lui-même depuis la mi-novembre : je pense ne rien vous apprendre, vous avez dû remarquer que *Fr.* ne le reçoit plus).

Adieu décidément, bonne Nuit madame la Nuit. Moi, je traîne depuis trois semaines une grippe qui me démolit.

Assez de bavardage. Provisoirement écrire, si le cœur vous en dit — à votre ancienne voisine, la petite mariée (sitôt veuve !) du Quai de Bourbon : Mme Jacq. Maroger, 3 rue de l'Ancien Courrier, Montpellier.

Jusqu'à nouvel ordre et sans autre indication d'adresse. Amitiés à T. et à vous amitiés et hommages.

Luis Gillet

(Biblioteca Centrală de Stat. Fond Bibescu LI/3—24)

« Sans-Souci »
Route de Mende
Montpellier
10 mai 43

Chère Princesse et amie,

La Grande-mère a trouvé le chemin du cœur du grand-Père. Oui, c'était bien cette lettre (ou même ces deux lettres) à Nada qui formaient le grief et que l'on avait sur le cœur ; le Poète m'en avait grogné quelque chose, sans beaucoup s'expliquer, et j'ai trop de respect pour lui demander des explications. Vous savez comme il est : abrupt, cassant et absolu, par certains côtés, autant qu'il peut être ouvert et confiant et plein de bonhomie. Que voulez-vous ?

Le Poète, comme disait son voisin Herriot (qui n'est plus son voisin) à la tripe patriotique. Si on le blesse là-dessus, c'est grave. Dans l'état où nous sommes, il est sur ce point plus susceptible, plus intraitable que jamais.

Comment vouliez-vous que « j'arrange ça » ? Vous savez comme il est maniable, ce qu'on a pu gagner sur lui depuis le parti qu'il a pris dans cette affaire de l'Académie, quelque voie qu'on ait employée pour cela (Ma foi !) tant pis pour l'Académie ! Elle a préféré quand elle avait le choix, son pochard et son opiomane de Barrère, elle l'a grand bien lui fasse ! Il n'y avait que la grâce pour nous sortir de là. Vive Jeanne d'Arc ! Vive Marie-Victoire !

J'ai fait la commission, je l'avoue, en tremblant. Le cœur a parlé. Dieu soit loué !

Vous voyez que j'ai changé d'adresse. On m'a déménagé (faut-il dire qui ?) et même proprement expulsé.

Du reste depuis deux ans, je ne suis pas très bien portant. Je liquide un vieux surmenage et de fatigues accumulées. Ça se traduit par une crise de bronchite invétérée qui me fatigue beaucoup et refuse absolument de céder. Ça fait le hérisson. Etat stationnaire, sans aucun changement, depuis de semaines. Température insignifiante, 38°, 38°5, mais comme elle est continue, ça finit par devenir épuisant. La faiblesse est incroyable. La moindre bricole me coûte des peines infinies. Peut-être en ai-je encore pour cinq à six semaines avant de penser au retour à l'existence normale.

Il me semble que si je pouvais rentrer chez moi, cet été, à la campagne, tout s'arrangerait comme par enchantement. Entre mes livres et mes bois, avec mes vieilles habitudes de travail, quelques poules, quelques lapins une vache, ce serait le salut. Ah ! que ne donnerais-je pas aussi pour un bon verre de champagne bien frais ! Ca devint mon idée fixe, mon dada, mon espoir. Et quelque chose me dit que si j'y suis, je n'aurais peut-être pas si longtemps à y attendre la fin.

Oui, je pense quelque fois à ce rêve de Mme de Châtelet. Vous en reparlerez à Vaudroyer, quand il aura cessé de s'occuper de ses clients. Mais entre nous, chère amie, ce charmant gentleman de Frogmore Terrace que je voyais chez vous et que vous aimiez tant, (et qui était d'ailleurs un monsieur si distingué et si aimable), ni son successeur à la pipe, ni le successeur au parapluie (que je vois encore, quand vous me le montriez à ce bal de Buckingham-Palace, où je faisais une si étrange figure en oiseau vert) m'ont été des gens bien clairvoyants ; avouez qu'ils se sont trompés et qu'ils ont trompé le public de la façon la plus misérable. A quel état de désarmement, d'illusion, d'impréparation avaient-ils laissé parvenir leur pays, tout en favorisant, sous prétexte de *businessse*, tous les réarmements d'autrui, pour nous faire la nique et combattre mon impérialisme. Ils ont été de bien grands fous. L'Angleterre le paie cher, quoiqu'elle paie magnifiquement. Mais de bien grands malheurs pouvaient être évités, si ces vieux étourdis de sages avaient su voir un peu plus loin que le bout de leur nez.

J'en reste là pour aujourd'hui. J'ai peu de chose à vous raconter, et d'ailleurs c'est assez d'une nouvelle, et même de deux bonnes nouvelles pour faire un jour heureux.

A bientôt. Quand nous reverrons-nous ? Souvenirs à Truelle. Il y a des siècles que je ne suis retourné à Marseille et n'ai revu les Thierry.

Croyez-moi, chère Princesse et amie, votre respectueusement attaché.

Louis Gillet

Je glisse également une petite plaquette à la valise : sa principale valeur est d'être pratiquement introuvable.

C'est un de mes derniers exemplaires. J'espère qu'il vous arrivera et que vous le regarderez peut-être en commémoration d'une date.

(Biblioteca Centrală de Stat, Fond Bibescu I.1/3—25)